

« Mon utopie »

auteur : **Albert JACQUARD**

Editions Stock, 2006

Quelques extraits du chapitre « La cité où tout est école » :

Le système éducatif peut donc être défini comme le lieu où l'on enseigne et où l'on pratique l'art de la rencontre.

Hélas, à la question : « Pourquoi vas-tu à l'école ? », la réponse est trop souvent bien éloignée de cette évidence. La plus paradoxale est : « Parce que c'est obligatoire », la plus désespérante : « Pour préparer la vie active ».

Par quelle aberration notre société présente-t-elle ce cadeau comme une obligation, comme une corvée à laquelle il faudrait se soumettre ? Songeons aux enfants africains ; ceux qui ont la chance de disposer d'une école et marchent plusieurs kilomètres chaque jour pour bénéficier de son apport ont une autre idée de cette « obligation ». Sans le savoir, ils ont le même regard que celui qu'avaient les Grecs pour qui l'école était désignée par le mot *skholé* ; ce mot évoquait une condition affranchie des occupations et des soucis, il signifiait l'exemption du travail. L'« obligation scolaire » ne devrait pas être comprise comme imposant aux enfants d'aller à l'école, mais comme imposant à leur entourage, et en premier lieu à leur famille, de les aider à bénéficier de son enseignement.

Quant à l'évocation de la « vie active », elle entraîne le pire des contresens. Certes, chacun doit participer durant son parcours de vie aux activités que nécessitent les métabolismes de la société, mais une part seulement de ce parcours, une part dont on peut espérer qu'elle va être peu à peu réduite, est consacrée à la production et à la répartition des biens, c'est-à-dire à l'économie.

Il faut affirmer en toute occasion : la fonction du système éducatif n'est pas de fournir à ce Moloch qu'est le système économique les femmes et les hommes compétents dont il prétend avoir besoin. Son objectif est de participer à une tâche autrement décisive : aider chacun à devenir lui-même rencontrant les autres.

L'expression « vie active » est d'ailleurs trompeuse car elle admet que seule peut être considérée comme active la période de notre vie prise en compte par les économistes dans leur calcul du produit national brut ; comme si un collégien ne manifestait pas autant d'activité qu'un chef de bureau, comme si ses journées n'étaient pas aussi saturées d'événements, de problèmes à résoudre, de choix à faire, comme si le cartable du premier n'était pas aussi révélateur d'activités vitales que l'attaché-case du second.

Admettre que l'enfance serait consacrée à préparer cette période dite active, c'est réduire la vie humaine à une série d'attentes emboîtées les unes dans les autres comme les étages d'une fusée. L'école maternelle n'aurait alors pour fonction que de préparer à l'école primaire, l'école primaire de préparer au collège, le collège de préparer au lycée, le lycée de préparer au bac, et ainsi de suite jusqu'à la retraite qui prépare à ... Non, merci !

pp. 163-165

« Réussir » est devenu l'obsession générale dans notre société, et cette réussite est mesurée par notre capacité à l'emporter dans des compétitions permanentes. Il est pourtant clair que la principale performance de chacun est sa capacité à participer à l'intelligence collective, à mettre en sourdine son *je* et à s'insérer dans le *nous*, celui-ci étant plus riche que la somme des *je* dans laquelle l'attitude compétitive enferme chacun. Le drame de l'école est d'être contaminée par cette attitude de lutte permanente, qui est à l'opposé de sa finalité.

pp. 180-181

« Il ne s'agit pas d'interdire l'entrée de l'école aux parents, mais de leur faire ressentir qu'à l'école ils ne sont pas chez eux. Lorsqu'ils y pénètrent, ce doit être avec respect et timidité.

J'ai insisté, à propos de la singularité de notre espèce, sur ce constat : la définition de chaque humain inclut les autres. C'est par notre insertion dans la communauté que nous devenons totalement humains. L'école est, après la famille, le lieu principal de cette insertion. Les activités qui s'y déroulent ont des motivations variées mais cette diversité apparente converge vers un objectif unique : entrer en humanité.

Se référer à cette fonction permet de mieux poser certains choix. Par exemple : faut-il organiser des classes homogènes, les « bons » avec les « bons », les « en retard » entre eux, ou préférer le mélange des performances ? Dans notre société avide de réussite et de vitesse, c'est la première proposition qui risque d'être retenue ; elle est pourtant mauvaise pour tous. Elle prive chacun de la richesse qu'aurait pu lui apporter le contact avec un camarade « différent ». Cela est vrai même lorsque cette différence est cataloguée comme constituant un « handicap ».

Hélas, les parents d'élèves et les enseignants sont tentés d'évoquer le retard que cette présence provoquera et d'insister pour la mise à l'écart des élèves qui ne « suivent » pas. Pourtant, dans le processus de la compréhension, le dialogue entre celui « qui sait qu'il n'a pas encore compris » et celui « qui croit, souvent à tort, avoir compris », est une étape utile pour tous. C'est à plusieurs que la compréhension progresse. Dans l'immédiat, l'homogénéité d'une classe gomme bien des problèmes, elle est plus confortable pour tous, mais c'est justement la recherche collective des solutions à ces problèmes qui aurait été bénéfique ; cette recherche est une occasion d'exercer la mise en commun, de mettre en évidence la fécondité de la recherche solidaire face aux limites de l'exploit solitaire. »

pp. 190-191